
Mensonge et vérité en Crète

*Epiménide , un orateur crétois, aurait dit :
"Tous les Crétois sont des menteurs".*

Cette phrase, très simple en apparence, une affirmation comme tant d'autres, se situe pourtant à la limite de l'auto-référence dans la mesure où la phrase implique une certaine circularité dans son énoncé et sa compréhension, présente un paradoxe intrinsèque et à certains égards devient mécaniquement insoluble, définition même du paradoxe. Celui-ci reste sans réponse, et de nombreux commentaires, presque ancestraux, ont donné lieu à des questionnements enrichissants et des clefs de lecture tout aussi complexes que l'énoncé original. Cette phrase (une aporie en fait) est un bel exemple de ce que peut produire, avec les mots, l'imagination humaine, et à toute sa place dans ce site dédié aux littératures cachées, secrètes, à structures complexes. Aporie car la résolution est circulaire, sans réelle issue.

Euclide, un philosophe grec du IV^e avant notre ère l'aurait imaginé, mais reprenons au début.

Un crétois dit que tous les crétois sont des menteurs, tous. Etant crétois lui-même, il doit inévitablement mentir puisque son énoncé, s'il est vrai (il énonce une vérité), affirme que les crétois sont des menteurs. Donc il dit ce qu'il est, que les crétois sont des menteurs. Mais en fait, il ne peut dire vrai, il ne peut dire que tous les crétois sont des menteurs car il est un menteur étant crétois. Il dirait la vérité, que tous les crétois sont des menteurs, y compris lui ? Cela va contre l'assertation originale, dont on ne sait si finalement elle est vraie ou fausse, mais elle est a priori vraie puisqu'énoncée telle quelle. Ainsi l'énoncé n'étant pas vrai (l'énoncé est un mensonge car édicté par un crétois censé être un menteur), cela reviendrait à lire "tous les crétois disent la vérité". "Tous" induit qu'il n'y a pas de principe, a priori, d'exclusion à celui qui dit la chose. En induisant que "tous les crétois disent la vérité", cette assertion vient en opposition formelle avec la première. Donc Epiménide ment en disant que tous les crétois sont des menteurs. S'il a menti, il ne peut sous-entendre que les crétois disent la vérité, puisqu'il a menti. S'il a ainsi menti, sa phrase initiale

est vraie car tous les crétois sont des menteurs. Mais, cela est impossible, car un menteur ne peut dire vrai. Et ainsi de suite. C'est le principe du paradoxe et ici de la circularité de cette phrase également auto-référente.

Sur cette phrase d'Épiménide, cette antinomie, il faut ici apposer une perspective décalée sur le cheminement intellectuel des explications et commentaires qui sont linéaires et parfois conditionnels (si...), alors qu'il devrait y avoir une solution, ou du moins une lecture immédiate, naturelle et instantanée. Il faudrait également, pour s'en sortir, distinguer la phrase elle-même de celui qui l'énonce, et envisager s'il y a ou non un principe d'exclusion de la chose dite à celui de la chose énoncée... quoique la phrase seule n'est pas de sens suffisant si elle n'est pas liée au contenu de l'assertion.

Koyré (1892-1964), philosophe français, a montré que la version crétoise du menteur se résout "facilement" si on prend en compte conjointement le sens du jugement prononcé par Épiménide et le fait que c'est lui qui le prononce, mais aussi en disant que certains verbes ne se conjuguent pas à la première personne, comme je dors, je meurs, je me tais, je suis absent. Koyré extrapole en disant que "je mens" procède de la même d'affirmation impossible à dire, ou "à vivre" (Alexandre Koyré, Épiménide le menteur, 1947, 'Ensemble et catégorie', texte de 34 pages sur les paradoxes, Épiménide, Richard, Berry, barbier, ensembles).

L'approche logique de Russell est différente du contexte sémantique présenté précédemment. Sa théorie ramifiée des types : sans entrer dans des détails d'une théorie assez complexe, il faut distinguer, pour chaque type, différents ordres, ou niveaux, de propositions, et donc de vérité : les propositions sont d'ordre 1, les propositions portant sur les propositions d'ordre 1 sont d'ordre 2, etc. Russell peut alors proposer une solution aux paradoxes comme celui du Menteur. La proposition 'Je mens' veut dire 'Tout ce que j'affirme est faux', proposition qui condense les propositions 'J'affirme une proposition fausse d'ordre 1', 'J'affirme une proposition fausse d'ordre 2', etc., qui sont respectivement d'ordres 2, 3, etc. Comme aucune proposition d'ordre 1 n'est affirmée, la première proposition est fausse. Comme elle est d'ordre 2, la seconde proposition est vraie, et ainsi de suite. Comme on a affaire à des propositions, qui sont vraies ou fausses selon leur ordre, la contradiction disparaît.

Sur le paradoxe de Bertrand Russell :

L'ensemble des ensembles n'appartenant pas à eux-mêmes appartient-il à lui-même ? Si on répond oui, alors, comme par définition, les membres de cet ensemble n'appartiennent pas à eux-mêmes, il n'appartient pas à lui-même : contradiction. Mais si on répond non, alors, il a la propriété requise pour appartenir à lui-même : contradiction de nouveau. On a donc une contradiction dans les deux cas, ce qui rend l'existence d'un tel ensemble paradoxale.

Ou bien : on considère le catalogue de tous les catalogues qui ne se mentionnent pas eux-mêmes. Il s'ensuit la question suivante : ce catalogue se mentionne-t-il lui-même ? S'il se mentionne lui-même, alors il ne fait pas partie de ce catalogue et ne se mentionne donc pas lui-même ; et s'il ne se mentionne pas lui-même, alors il fait partie du catalogue et se mentionne donc lui-même. Dans les deux cas, on se trouve en présence d'une contradiction.

Pour résoudre ces paradoxes, il faut, comme l'a suggéré Russell au début du XXe siècle, exclure qu'une classe soit membre d'elle-même. C'est-à-dire qu'on peut par exemple créer la classe des chiens, mais la classe des chiens n'est pas elle-même un chien. Si le chien noir de mon voisin aboie sans arrêt et mord le facteur, je ne peux pas en dire autant de la classe des chiens. Autrement dit, la classe des éléments ainsi formée est d'un type logique différent de celui des éléments proprement dit. On comprend bien que le mot chien n'est pas un chien et le mot rouge n'est pas rouge. Le mot qui décrit une chose n'est pas cette chose. Confondre les deux reviendrait, dans un restaurant, à manger la carte du menu au lieu du menu lui-même !

Autre variante : le problème du "barbier qui rase tous les hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes" (et seulement ceux-là). La question qui s'ensuit est la suivante : ce barbier se rase-t-il lui-même ? Si oui, il appartient à la classe des hommes qui se rasent eux-mêmes et par conséquent, il ne se rase pas lui-même. Si non, il appartient alors à la classe des hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes et par conséquent, il se rase lui-même. le barbier pour le dire autrement est une situation embarrassante : de ne pouvoir ni se raser (puisque'il ne rase que ceux qui ne se rasent pas eux-mêmes, ni ne pas se raser (puisque'il rase tout ceux qui eux-mêmes ne se rasent pas).

Ainsi, que l'on considère l'une ou l'autre des hypothèses, il s'ensuit une contradiction. Il faut exclure du raisonnement des situations comme le barbier est une femme, ou la présence ou absence d'obligation de se raser,

...

Alexandre Koyré note *"Or, dans un certain sens le barbier en tant que barbier n'est pas identique au barbier en tant qu'homme. Les confondre, c'est encore une fois confondre le 'dictum simpliciter' avec le 'dictum secundum quid' (*)* . Il s'ensuit que le barbier en tant qu'homme, peut bien, soit se raser lui-même, soit se faire raser par le "barbier". Quant au barbier, en tant que barbier, tel qu'il a été défini, il ne peut être rasé ni par lui-même ni, par un autre que lui ; il est, si l'on peut dire, *inrasable* ".

(*) De la déclaration non qualifiée à l'énoncé qualifié. Allégation (présumée) d'argumenter d'un général à un cas particulier, sans reconnaître les facteurs qualificatifs ; désigne le fait de considérer des qualités hors de leur contexte.

Koyré continue : *"Une question se pose maintenant : comment se fait-il que de simples sophismes qui n'auraient pas embarrassé un instant un disciple d'Aristote ou un étudiant de la Faculté des Arts de l'Université de Paris, aient pu être pris au sérieux par des esprits aussi éminents que Russell, Frege, etc. ? La réponse ne nous paraît pas douteuse. La cause de cet aveuglement curieux git dans le formalisme du raisonnement logistique et avant tout, dans l'interprétation du 'jugement en extension'. C'est cette interprétation là qui transforme, en effet, une plaisanterie grecque en une antinomie moderne".* Nous notons que le jugement en extension privilégie la diversité des éléments, alors que le jugement en intention insiste davantage sur la dimension unifiante de la catégorie concernée.

Collection: Actualités scientifiques et industrielles, 1021.; Histoire de la pensée, 4 - Extraits concernant « Epiménide le menteur »

Les antinomies ne sont que de simples sophismes pour la résolution desquels il est inutile de procéder à une réforme de la logique. Il suffit de veiller à ce que les phrases et les termes employés aient un sens et le gardent.

Nous n'avons pas l'intention de refaire ici l'histoire de la découverte des paradoxes logicomathématiques ni de les étudier tous. Ceci d'ailleurs serait à la fois impossible et inutile. Impossible parce qu'on peut les fabriquer à volonté : le schéma du paradoxe est en effet fort simple c'est celui de la causa sui ; ou, mieux du suicide. Inutile parce que justement ils sont presque tous construits d'après le même schéma.

Le paradoxe du menteur peut-être présenter sous deux formes différentes :

a) celle que nous avons citée au début de ce travail (Epiménide) et que certains auteurs estiment imparfaite, et

b) sous la forme simplifiée et condensée, forme parfaite selon les mêmes auteurs : Si je dis que je mens, dis je la vérité ou un mensonge ?

Ces deux formes, en effet, ne sont pas équivalentes. C'est tout ce qui rend leur étude comparative particulièrement instructif. Aussi allons-nous les étudier toutes les deux.

Le menteur se présente comme un jugement antinomique typique : la vérité de la proposition affirmée entraîne, en effet, sa fausseté ; et sa fausseté entraîne, à son tour sa vérité.

En fait, sous aucune de ces formes, le Menteur n'est-il un jugement antinomique. Mais - et c'est là le point important - la raison pour laquelle sa prétention à l'antinomie doit être récusée n'est pas dans les deux cas la même : L'Epiménide est un jugement contradictoire, un contre-sens ; le "je mens" n'est pas un jugement du tout.

Pour l'analyse correcte de l'Epiménide, il faut tenir compte :

1- du sens du jugement prononcé par Épiménide

2- du fait que c'est Épiménide qui le prononce

1. Le sens de jugement

En disant tous les Crétois sont menteurs Épiménide ne veut pas il est clair donner une appréciation morale du caractère des Crétois. si tel était en effet le sens de son assertion la majeure "tous les Crétois sont menteurs" jointe à la mineure "Épiménide est (je suis) un Crétois" entraînerait la conclusion "Épiménide est (je suis) un menteur" et le raisonnement s'arrêterait là comme il s'arrêterait si Épiménide disait "tous les Crétois sont des braves", ou des poltrons, d'honnêtes gens ou des voleurs. La conclusion, vraie ou fausse, serait parfaitement légitime et aucunement paradoxale ; en effet on peut être un menteur et l'avouer sans cesser de l'être.

Pour qu'il y ait paradoxe pour que le raisonnement d'Épiménide puisse progresser ou plus exactement pour qu'il ne puisse pas s'arrêter, la phrase "tous les Crétois sont menteurs" doit vouloir dire autre chose ; beaucoup plus. Elle doit signifier "tous les Crétois mentent toujours", ce qui - le terme mentir étant pris dans le sens strictement logique - et équivalent à "tous les jugements - ou toutes les assertions - prononcés par un Crétois sont faux". Donc Épiménide veut dire "tous les jugements, ou toutes les assertions des Crétois sont faux". Remarquons bien que cette assertion qui affirme la fausseté générale ou essentielle tous les jugements des Crétois est en elle-même, qu'elles soient vraies ou fausses, un jugement formellement inattaquable. Si Épiménide n'était pas un Crétois, mais un Athénien ou un Thébain, la phrase : "Épiménide l'Athénien dit : « tous les Crétois jugent toujours faux" ne serait aucunement paradoxale. Sans doute serait-ce une assertion fausse : même le Dieu tout-puissant de Descartes ne pourrait pas créer un être qui se tromperait toujours. Mais cette fausseté serait matérielle ; non formelle.

2. le fait que le jugement est prononcé par Epiménide.

La situation change et se corse du fait qu'Épiménide est lui-même un Crétois. La majeure "tous les Crétois etc" jointe à la mineure "Épiménide est Crétois" entraîne la conclusion "Épiménide ment toujours", c'est-à-dire "tous les jugements, ou toutes les assertions d'Épiménide sont fausses".

Prise à son tour comme majeure, cette conclusion, jointe à la mineure "l'assertion : tous les crétois etc. est une assertion d'Épiménide", entraîne comme conséquence : "l'assertion : "tous les Crétois, etc..." est fausse". Ce qui équivaut à dire tous les Crétois ne sont pas menteur = il n'est pas vrai que les Crétois soient tous des menteurs = les assertions des Crétois ne sont pas toutes et nécessairement fausses.

Il s'ensuit qu'il y a des Crétois qui disent la vérité, et que certains jugements prononcés par des Crétois sont (ou peuvent être) vrais. il ne s'ensuit pas que les Crétois disent toujours la vérité, et que tous les jugements, ou toutes les assertions des Crétois soit vrais.

Aussi ne pouvons-nous nullement en conclure qu'Épiménide soit justement un Crétois véridique, et que le jugement question, à savoir son assertion que "tous les Crétois, etc." soit une assertion vraie.

Bien au contraire : cette assertion étant très certainement fausse, Épiménide, quoi qu'il en soit des autres Crétois, est, lui, très certainement un menteur. Et c'est là la seule conclusion que l'on puisse en tirer de son assertion.

Quelques remarques encore. La proposition : "Épiménide le Crétois dit : ""tous les Crétois sont menteurs et très certainement fausse, car, ou bien les Crétois ne sont pas tous (et toujours) menteurs, ou bien il est faux qu'Épiménide l'ait dit. En effet, s'il était vrai que tous les Crétois mentaient toujours, Épiménide le ne le dirait pas. Bien plus, il ne pourrait pas le dire. Ou alors il ne serait pas un Crétois.

Ainsi l'assertion composite "Épiménide dit, etc" est-elle toujours fausse, parce qu'elle contient des membres incompatibles, qui ne peuvent être vrais à la fois. Aussi est-ce une plaisanterie ; un sophisme ; un contre-sens. Ce n'est, d'aucune façon, une antinomie.

Le jugement : "tous les Crétois" etc... est en quelque sorte interdit à Épiménide. Il ne peut pas le prononcer, ou, si l'on préfère, dans sa bouche il se pervertit et devient un contre-sens. Le cas n'est nullement unique ; si quelqu'un nous disait : "Le navire sur lequel je me suis embarqué a péri avec tout son équipage", nous pourrions et devrions mettre en doute soit la vérité de l'assertion, soit la véracité de son auteur. Étendre ce doute à la validité des lois de la logique nous paraîtrait toutefois exagéré. Il nous semble que l'on a pas assez remarqué le fait curieux, étrange même, mais nullement incompréhensible ni contradictoire, qu'il y a certaines assertions qui ne peuvent pas - valablement - être faites ; que certains verbes ne peuvent pas se conjuguer à la première personne.

Ainsi on ne peut pas dire - valablement- "je me tais" ; "je suis absent" ; "je suis mort". Pas plus que l'on ne peut raisonnablement dire "je mens". Ou "je me trompe". Ou "je nie".

L'assertion "je mens" n'est cependant pas entièrement semblable au "je me tais" et "je suis mort". Elle n'est pas un contresens comme celle-ci. Elle est un non-sens. En effet, ainsi que - après beaucoup d'autres- l'a très bien reconnu Bertrand Russell, la phrase, prise à la lettre, ne signifie rigoureusement rien. Et c'est pour cela qu'elle n'est ni vraie, ni fausse. Le "je mens" n'est pas un jugement.

Sans doute, lorsque nous entendons quelqu'un dire "je mens", nous croyons bien avoir affaire à une assertion comme les autres ; c'est toutefois une erreur dont la source git dans le fait que, généralement parlant, le langage n'exprime notre pensée que d'une manière imparfaite, et surtout incomplète. Les mots que nous prononçons, les phrases que nous entendons, ne prennent leur sens plein et entier que dans et par le contexte ; nous ne disons - ni n'entendons - pas tout.

Aussi avons-nous l'habitude de reconstituer et de compléter le sens de ce que nous entendons.

Or, nous avons l'habitude de parler pour dire quelque chose, d'entendre des phrases qui ont un sens, ou du moins qui veulent en avoir un. Aussi rien ne nous est-il plus difficile que d'appréhender un non-sens : nous mettons un sens partout où il y en a pas.

Lorsque nous entendons quelqu'un dire "je mens", nous interprétons donc, soit en prenant le présent pour un passé, dans le sens de "j'ai menti" soit, en complétant, comme voulant dire "je mens quelquefois", ou même "habituellement" ; ce qui peut être vrai ou faux mais dans tous les cas est un jugement parfaitement correct ; soit enfin, comme exprimant un jugement de nécessité : "je mens toujours", ce qui amène un contre-sens, exactement comme dans le cas de l'Epiménide que nous venons d'analyser. Mais ce n'est pas cela que le "je mens" prétend signifier. Il prétend, en effet, ne s'étendre ni au passé, ni à l'avenir, mais se confiner au présent. Le "je mens" tout pur et tout nu prétend vouloir dire "je mens en ce moment" ; "c'est en ce moment que je fais une assertion fausse". Ou encore "l'assertion que je fais en ce moment est fausse". Or, ainsi que l'a très bien vu Bertrand Russell le "je mens" nous abuse ; sa prétention est insoutenable, car l'assertion qu'il déclare fausse n'existe pas.

Une comparaison avec le "je dors" ou "je suis mort" permet, nous semble-t-il, d'élucider la situation.

Lorsque je dis "je dors", "je suis mort", je dis quelque chose que l'on peut objectiver "X dort", "X est mort". Ce sont là des assertions véritables : quelque chose est dit de quelque chose : un prédicat est affirmé d'un sujet. Mais lorsque je dis "je mens" l'objectivation donne : "l'assertion Y que je fais X en ce moment, est fausse". Ce qui peut avoir un sens, et donc, être vrai ou faux si, en ce moment, X fait réellement une assertion. Mais si X n'en fait pas, l'affirmation de fausseté ne porte sur rien ; la phrase n'a pas de sujet. À la place du sujet se trouve un vide ; ou encore on pourrait dire que notre phrase possède un sujet inexistant. Quelque chose est affirmé de "rien".

L'inexistence du sujet n'entraîne pas, immédiatement, le non-sens. Si, par exemple, nous disions que "le roi de France réside à Versailles", mon assertion serait fausse vu qu'il n'y a pas de roi en France, mais elle aurait un sens. De même l'assertion "le jugement prononcé par X est faux" (ou vrai) ou l'assertion : "l'expression écrite sur le tableau noir est fausse" (ou vraie) est fausse même si X ne fait aucun jugement ou si rien n'est écrit sur le tableau ; elle ne devient un non-sens, c'est-à-dire, une signification impossible à réaliser où effectuer que si l'on prétend l'appliquer elle-même, remplir par elle-même le vide de son sujet.

C'est là le cas de l'expression : "je mens". Ainsi, l'assertion "je dors" possède un prédicat et un sujet. C'est leur liaison qui s'avère impossible. Aussi est-ce un jugement nécessairement faux. Mais l'expression "je mens" n'est pas un jugement ; elle est donc ni fausse ni vraie.

En bref, ainsi que l'a bien vu B. Russell, tout jugement doit avoir un sujet. Aucun donc ne peut être son propre sujet.

On a parfois essayé de contester la valeur de cette règle, et, donc, le caractère de non-sens de l'expression "je mens" ; ainsi on a estimé que la formule : "la phrase que je suis en train de prononcer est fausse" n'est pas plus dénuée de sens que cette autre : "la phrase que je suis en train de prononcer est composée de mots français", expression qui non seulement de toute évidence en a un, mais qui, même, est vraie.

Mais c'est là une erreur : en effet, la proposition : "la phrase que je suis en train de prononcer est composée de mots français" n'est pas son propre sujet ; pas plus que celle-ci : "les mots que je suis en train de prononcer sont des mots français". Elle ne porte pas sur elle-même en tant que proposition ou jugement ; le jugement est porté sur ses composants verbaux ou sur sa forme verbale. De tels jugements sont parfaitement légitimes, aussi légitimes que ce qui porteraient sur "les mouvements que je suis en train d'exécuter".

Ce qui empêche l'expression "je mens" d'avoir un sens et d'être un jugement, ce n'est pas la coïncidence temporelle du jugement et de son sujet, c'est la prétention à l'identité des deux ; la prétention de mettre le jugement à l'intérieur de lui-même, à lui faire occuper la place du sujet.

Aussi les phrases telles que "je parle", "je chante", i.e. "je suis en train de parler", "je suis en train de chanter" ont-elles une structure parfaitement légitime et un sens parfaitement clair, tandis que la phrase "je dis la vérité" en est aussi dénuée que : "je mens". Car la négation contenue dans la notion de mentir, négation qui jouait un rôle si important dans l'antinomie apparente l'Epiménide - c'est elle, en effet, qui déterminait le contre-sens - n'en joue aucun dans le cas du "je mens".

Bertrand Russell aurait donc eu le droit de maintenir que l'expression : "la phrase que je suis en train de prononcer est fausse" - ou vraie - ne nous donne qu'une illusion de sens. Elle le fait d'autant plus facilement qu'elle est plus longue, et que son début on possède un ; nous le comprenons, comme nous comprenons les mots qui la composent ; nous commençons par comprendre, par nous attendre à ce que ce début se complète et s'achève dans une unité de signification ; et si le début tourne cours, si l'intention ne s'effectue pas, l'impression première persiste néanmoins, et nous trompe.

Les résultats de notre analyse du Menteur sont curieux à bien des égards ; on pourrait résumer comme suit :

- aucune des deux formes du Menteur est une antinomie ;
- la structure de ces deux formes est essentiellement différente.

Alain de Libera

Philosophie au moyen-âge – Que sais-je ?

Les principales solutions du « Menteur » proposées du XII^e au XV^e siècle peuvent être ramenées à cinq types :

- 1) La *cassatio* : celui qui dit « je dis (le) faux » et ne dit rien d'autre ne dit rien du tout (*nihil dicit*) . Cette solution présente deux variétés : cassation de la puissance – il est impossible de dire « je dis (le) faux » ; cassation de l'acte – il n'est pas impossible de dire « je dis (le) faux », mais en disant cela je ne puis dire quelque chose (« *Posito quod aliquis dicat se dicere falsum, in sic dicendo nihil dicit* »).
- 2) La *restrictio* : dans la proposition « je dis (le) faux », le prédicat « (le) faux » ne peut supposer pour la proposition dont il fait partie (c'est la solution reprise de nos jours par Russell).
- 3) Le *transcasus* : le verbe « je dis » ne peut référer le moment de l'énonciation, mais exclusivement l'instant (ou un instant) antérieur.
- 4) La *secundum quid et simpliciter* : cette solution, dite « aristotélicienne », comprend diverses variétés ; les plus répandues reposent sur le principe « aristotélicien » selon lequel deux occurrences d'une même proposition n'ont qu'une identité spécifique (*in specie*) et non pas numérique (*in numero*) ;
- 5) Thomas Bradwardine : "Insoluble, en parlant communément d'un insoluble en quelque sorte, résulte de la réflexion de l'acte sur lui-même selon l'espèce, non selon le nombre".

On notera que, contrairement à ce qui s'est passé à l'époque moderne, la théorie médiévale des insolubles ne répond pas à une préoccupation fondationnelle, liée à une crise des fondements de la sémantique philosophique : en tant que proposition utilisée dans une dispute obligationnelle, l' *insolubile* est un exemple parmi d'autres du « mode de raisonnement sophismatique » caractéristique de la pratique à la fois formelle et ludique de l'enseignement universitaire médiéval.

La logique mathématique, par exemple le calcul des prédicats du premier ordre classique, échappe au paradoxe du menteur du fait de sa formalisation : les énoncés doivent être bien formés, soit des formules du langage considéré, et il n'est pas possible d'écrire dans celui-ci l'énoncé paradoxal qui est un énoncé du métalangage.

Les énoncés paradoxaux peuvent réapparaître via un codage de la logique formelle dans une théorie suffisamment riche pour cela, comme l'arithmétique ou la plupart des théories destinées à fonder les mathématiques, mais ce ne sont plus des paradoxes au sens où ils ne mènent plus à une contradiction.

Ainsi, Kurt Gödel fait référence explicitement au paradoxe du menteur dans l'article de 1931 sur ses deux célèbres théorèmes d'incomplétude : pour établir la preuve du premier théorème d'incomplétude, il parvient à coder une certaine forme de ce paradoxe du menteur (où cependant la démontrabilité remplace la vérité). Il n'y a plus de contradiction, mais on montre que l'énoncé ainsi construit n'est pas prouvable (et pour d'autres raisons, sa négation ne l'est pas non plus). Le théorème de Tarski illustre encore plus clairement cette démarche : cette fois il s'agit de montrer que l'on ne peut pas exprimer la vérité dans l'arithmétique, car sinon le paradoxe pourrait s'exprimer et fournirait une contradiction.

On peut tenter d'éclaircir le lien entre le paradoxe du menteur et l'incomplétude de certaines théories mathématiques. Quelqu'un dit « je mens », est-ce qu'il ment ? S'il ment c'est qu'il ne ment pas. S'il ne ment pas c'est qu'il ment. Ce qu'il dit affirme sa propre fausseté. On a vu que ce paradoxe peut être présenté sous une autre forme : la présente phrase qui commence par « la présente phrase » et finit par « est fausse » est fausse, ou plus simplement, cette phrase est fausse.

Une théorie est un ensemble de propositions. On peut la considérer comme une sorte de diseur de vérités. La théorie dit que toutes ses phrases sont vraies. Le paradoxe du menteur prouve qu'il y a des restrictions sur les capacités des diseurs de vérité quand ceux-ci sont capables de formuler des énoncés à propos de ce qu'ils disent. Supposons qu'un diseur de vérité soit capable de répondre par avance à toutes les questions sur ce qu'il va répondre. Posons-lui alors la question « à cette question vas-tu répondre non ? ». Qu'il réponde oui ou non, dans les deux cas il dit faux. Il ne peut donc pas répondre sans se tromper.

Il s'agit d'une incomplétude essentielle pour les théories et les diseurs de vérité. Ils ne peuvent pas dire toute la vérité sur tout ce qu'ils disent à partir du moment où leurs moyens d'expression sont suffisamment riches pour permettre de poser des questions telles que celle qui vient d'être citée. En résumé, dès qu'on peut poser à un diseur de vérité des questions telles que « À cette question, vas-tu répondre non ? », il ne peut pas à la fois toujours répondre et toujours dire la vérité.

Autre approche logico-mathématique

Tous les philosophes et les logiciens qui se sont attaqués au paradoxe du menteur ont retravaillé sa formulation. Premièrement, il y a l'obligation de formuler un énoncé paradoxal. C'est-à-dire un énoncé dont les implications entre en contradiction entre elles. Dans le cas qui nous intéresse, la contradiction a toujours la forme suivante : si c'est vrai c'est faux et si c'est faux c'est vrai. Deuxièmement, la théorie proposée pour exposer le paradoxe motive et justifie la façon de formuler le paradoxe. Par exemple, Tarski formule le paradoxe dans une forme hautement compatible avec le schéma des phrases-T : (A) (A) est faux. Cette formulation est aussi appelé le Strengthened liar. Sa simplicité et sa transparence (on ne parle pas de mensonge, on n'ajoute pas un sujet assertant quelque chose, on n'ajoute pas d'élément contextuel ni temporel) se prête bien à la pure analyse logique.

La solution hiérarchique de Tarski : l'essai *The concept of truth in formalized languages* (Tarski, 1933) est considéré comme une étape importante (milestone) dans le développement de l'étude de la vérité au XXe siècle. Par sa forme et son traitement, il se distingue des théories antérieures et élimine même plusieurs disputes séculaires au sujet de la vérité ; en particulier le fameux paradoxe du menteur. Cette innovation dans le traitement des problèmes classiques de la philosophie est en grande partie tributaire à la formulation du problème de façon formelle. Ce traitement quasimathématique permet une description précise et rigoureuse du paradoxe du menteur. En fait, grâce à cette méthode formelle, Tarski a exposé sa source. Le paradoxe du menteur est causé par l'attribution d'un prédicat de vérité à un énoncé. Or, la conception tarskienne de la vérité interdit la prédication de la vérité dans un même langage. La solution au paradoxe du menteur se résume à établir une hiérarchie de langages où les langages inférieurs reçoivent, entre autre, leur valeur de vérité de langages supérieurs plus puissants et plus riches.

2.1. La formulation tarskienne du paradoxe

c = nom de la phrase exprimée sur cette ligne

(1) c = « c n'est pas vrai » (2) « c n'est pas vrai » est vrai si et seulement

si c n'est pas vrai. De (1) et (2) on infère la contradiction (3) (3) c est vrai si et seulement si c n'est pas vrai. 2.2. Commentaire La forme de l'argument présenté de façon classique par le couple prémisses/conclusion facilite l'accès au problème. Nous voyons clairement la nature du paradoxe où de prémisses qui nous apparaissent vraies découlent une conclusion fausse et contradictoire.

Langage sémantiquement clos : le diagnostic de Tarski est que tous les langages naturels sont sémantiquement clos. Un langage naturel est un langage qui possède ses propres prédicats sémantiques et qui peut décrire sa propre syntaxe. Ce genre de langage, joint à une logique classique, génère des paradoxes. La conclusion de Tarski est que les langages sémantiquement clos sont inconsistants. C'est-à-dire qu'ils ne peuvent attribuer de façon consistante des valeurs de vérité (vrai ou faux) à ses phrases. Or, c'est là où le bat blesse, les langages naturels sont universels. Cela signifie que tout ce qu'un locuteur dit dans n'importe quel langage, il peut l'énoncer dans son langage naturel. Finalement, toutes les langues humaines (français, anglais, allemand, etc) sont des langages sémantiquement clos. Il n'y a donc pas de solution, selon Tarski, pour ces langages qui sont inconsistants par définition.

Langage sémantiquement ouvert : pour Tarski, l'impossibilité logique de résoudre le paradoxe du menteur dans un langage naturel n'est pas une défaite. En effet, ce qui intéresse Tarski est de prouver que l'on peut utiliser de façon consistante la notion de vérité dans les langages formalisés de la métalogue et de la métamathématique. Ces systèmes formels sont caractérisés comme des langages sémantiquement ouverts. Et, évidemment, la solution au paradoxe du menteur est restreinte aux langages sémantiquement ouverts. Le caractère principal de ces langages est leur ordonnance de façon hiérarchique.

Béatrice Godart-Wendling

Dans sa contribution sur «Je mens»: le paradoxe du menteur, elle s'applique à prouver le caractère erroné et incomplet de la définition formelle, communément admise, du paradoxe: «énoncé qui contient une contradiction empêchant la détermination du sens de cet énoncé». Ainsi, elle insiste tout d'abord sur le fait qu'on ne saurait réduire le paradoxe à une simple contradiction, car un paradoxe ne consiste pas à poser une équivalence statique entre le vrai et le faux.

Les répercussions de projets de résolutions logico-mathématiques du paradoxe du menteur ne se limitent pas à faire perdre au linguiste son objet d'étude, en le privant de ses caractéristiques essentielles, car elles le dotent également d'une théorie inadéquate. En effet, si l'on considère la conception de la vérité préconisée par Russell, l'on constate que celle-ci est morcelée — puisque chaque type possède son propre prédicat de vérité — et qu'elle est de plus sans fin, car aucun niveau de langage totalisant l'ensemble des phrases vraies ou fausses n'est distingué. Un des problèmes majeurs de la théorie des types est donc de proposer comme modèle pour le langage naturel une conception hiérarchisée non-bornée, où la prolifération sans fin de niveaux supérieurs au métalangage entrave le calcul de la signification et de la valeur de vérité des énoncés complexes, et permet de plus le réen-gendrement du paradoxe du menteur.

En effet, il faut bien prendre conscience que la résolution de Russell est tributaire de l'interprétation qu'il a choisie pour «je mens». Cette position a été notamment soutenue par Russell. On pourrait considérer que cette proposition, au lieu de signifier, comme Russell le propose: «il y a une proposition que j'affirme et qui est fausse» exprime en fait simultanément que toutes les propositions de tous les ordres sont fausses. Ainsi «je mens» signifie simultanément toutes les propositions suivantes: (a) «J'asserte une proposition fausse du premier ordre», (b) «J'asserte une proposition fausse du second ordre», (c) «J'asserte une proposition fausse du troisième ordre», (d)...

Le problème est que nous ne disposons d'aucune proposition fausse du premier ordre, car Russell, en refusant la réflexivité, exclut que l'on considère que cette proposition soit (a), et n'indique pas — par ailleurs — quel pourrait être le contenu propositionnel de la proposition fausse du premier ordre dont il est question'. La proposition

(a) «J'asserte une proposition fausse du premier ordre» attribue donc une valeur de vérité à une proposition inexistante et est par conséquent fausse'. Cette proposition est du second ordre, et il s'ensuit que la proposition (b) «J'asserte une proposition fausse du second ordre» est vraie. Mais cette dernière proposition appartient au troisième ordre et est la seule à avoir été prononcée au troisième ordre, donc la proposition (c) «J'affirme une proposition fausse du troisième ordre» est fausse. Mais cette dernière proposition appartient au troisième ordre et est la seule à avoir été prononcée au troisième ordre, donc la proposition (c) «J'affirme une proposition fausse du troisième ordre» est fausse. Mais cette proposition appartient au quatrième ordre et se révélera être vraie. Nous obtenons donc toujours: la proposition «J'asserte une proposition fausse d'ordre $2n + 1$ » est fausse, alors que la

proposition «J'asserte une proposition fausse d'ordre $2n$ » est vraie. Le paradoxe est donc réengendré, puisque des propositions successivement contradictoires apparaissent à chaque type. Un hyper-paradoxe a donc été obtenu et il s'énonce «cette phrase est fausse pour tous les ordres». Il s'ensuit que le concept d'ordre ou de type n'est guère satisfaisant pour résoudre le paradoxe puisqu'il permet son réengendrement.

Mais pourquoi les linguistes du début du XXe siècle ne se sont-ils pas intéressés au paradoxe du menteur et à ses répercussions sur le langage naturel? Tout simplement parce que la question de la consistance de ce langage n'était pas pour eux pertinente, car les études linguistiques portaient sur les conditions de bonne-formation des phrases. Ne peut-on cependant pas considérer qu'à partir du moment où des logiciens-mathématiciens avaient taxé leur objet d'étude d'inconsistant et avaient même déterminé les mesures à prendre pour le rendre moins défectueux, les linguistes auraient pu intégrer — comme un défi à relever — la question de la consistance du langage naturel dans leurs études? Ainsi, ils auraient tout d'abord pu critiquer le projet logiciste en avançant que si l'on veut élaborer un système formel qui serve de modèle pour le langage naturel, il ne faut pas que celui-ci modifie l'objet qu'il doit formaliser en lui imposant des contraintes, puisque sa raison d'être est de découvrir les règles propres de ce langage, ainsi que leur agencement. La spécificité de la logique régissant le langage naturel aurait alors pu être analysée grâce à une étude comparative de ses propriétés avec la logique gouvernant des systèmes formels tels que les *Principia mathematica*, et se révéler non sans incidence sur l'étude de la bonne formation des phrases, puisqu'elle apporte un éclairage nouveau sur le fonctionnement du langage. Mais le désintérêt des linguistes vis-à-vis du problème de la consistance du langage naturel conduisit aux conséquences inverses: le projet de formalisation de ce langage resta mal posé et le philosophe Strawson préconisa même dans les années 1950 d'abandonner l'étude des systèmes formels, pour rechercher dans le langage ordinaire, tel qu'il est parlé dans la vie quotidienne, les connaissances aptes à en rendre compte.

Il faut attendre *Outline of a Theory of Truth* de Kripke (1975), ainsi que les travaux de Gupta (1982) qui en résultèrent, pour que s'élaborent des systèmes formels du langage naturel qui remédient aux difficultés posées par le projet logiciste du début du siècle. En effet, pour Kripke, il ne s'agit pas de réformer le langage, mais d'élaborer une conception de la vérité apte à évaluer toutes les phrases réflexives (le paradoxe du menteur y compris). La réflexivité est donc, à juste droit, considérée comme une propriété de la langue.

Le point de départ de la réflexion de Kripke est de déterminer un «critère intrinsèque» qui permette de distinguer les phrases sui-référentielles «normales» (telle que: «cette phrase est composée de sept mots») des

phrases sui-référentielles paradoxales. L'énoncé du menteur constitue donc encore une fois la pierre de touche de cette théorie. Ayant montré que ce critère intrinsèque ne pouvait être de nature syntaxique ou sémantique, Kripke met en évidence que celui-ci réside dans ce qu'il appelle l'intervention des «faits empiriques» (ce terme désignant les phrases susceptibles d'aider à la détermination de la valeur de vérité de la phrase que l'on veut analyser). En fonction de ce critère, une phrase sui-référentielle sera paradoxale, si ses faits empiriques sont très défavorables, c'est-à-dire si aucune autre phrase ne peut aider à évaluer cette phrase réflexive.

Mais encore faut-il élaborer une théorie de la vérité qui rende compte de l'intervention des faits empiriques dans le processus d'évaluation des phrases. Kripke choisit alors de penser le langage naturel sous la forme d'un langage hiérarchisé, où, contrairement à Tarski, le niveau de langage d'une phrase ne sera pas déterminé en fonction de la phrase elle-même", mais en tenant compte de ses faits empiriques, c'est-à-dire des phrases qui auront été évaluées dès les premiers niveaux de langage.

En termes plus techniques, cela signifie que Kripke relativise la notion de niveau à celle de modèle. Un modèle pour un langage hiérarchisé L est constitué d'une paire ordonnée $\langle D, I \rangle$, tel que D est un ensemble de phrases et I une fonction d'interprétation permettant d'assigner à un élément de L un correspondant dans l'ensemble D . Le domaine D délimite ainsi les faits empiriques qui rendent possible l'évaluation des phrases de L .

Dans ce cadre, Kripke définit un unique prédicat de vérité qui aggrandira son extension de façon inductive de niveau en niveau'?

L'induction sera garantie par la propriété de monotonie qui assurera qu'une phrase vraie au niveau n conserve sa valeur de vérité au niveau $n+1$, et par le recours à la logique trivalente qui permettra que des phrases «ni vraies ni fausses» aux niveaux inférieurs puissent, grâce à la prise en compte de leurs faits empiriques, être déclarées «vraies» ou «fausses» de façon stable aux niveaux supérieurs.

Du point de vue épistémologique, l'absence d'analyse linguistique du paradoxe du menteur a pour conséquence un coût théorique conceptuel important et de plus ad hoc, car elle oblige à faire intervenir des concepts mathématiques (tel que celui de «point fixe» par exemple) auxquels il n'est nul besoin de recourir pour décrire les autres énoncés du langage naturel.

L'argument actuellement avancé par les linguistes pour justifier leur indifférence vis-à-vis du paradoxe du menteur est que celui-ci est artificiel dans sa formulation strictement réflexive, car comme l'explique Rey-Debove «on expérimente que celui qui dit je mens veut signifier, ou bien qu'il vient

de mentir en prononçant une autre phrase, ou bien qu'il a coutume de mentir, mais qu'avouant sa faute, il ne ment justement plus j'ai coutume de mentir, je vous l'avoue 'franchement'. Apparemment il y a des linguistes pour qui le paradoxe du menteur n'est qu'un énoncé ludique que l'on se soumet entre amis.

Comment résoudre le paradoxe du menteur

ChatGPT ol-preview 12 2024

Prompt : comment résoudre le paradoxe du menteur d'Epiménide, tous les crétois sont menteurs ?

ChatGPT :

Le paradoxe du menteur d'Épiménide, où Épiménide, un Crétois, déclare que "tous les Crétois sont des menteurs", crée une contradiction logique. Si sa déclaration est vraie, alors lui-même, étant Crétois, est un menteur, ce qui rend sa déclaration fausse. Voici comment on peut résoudre ce paradoxe :

1. Distinction entre auto-référence et généralisation : Le paradoxe repose sur une auto-référence problématique. En séparant l'énoncé de l'énonciateur, on peut éviter la contradiction. Si Épiménide parle des autres Crétois sans s'inclure, il n'y a pas de paradoxe.
2. Interprétation des termes : Le mot "menteur" peut signifier quelqu'un qui ment parfois, plutôt que constamment. Si les Crétois mentent occasionnellement, la déclaration d'Épiménide n'est pas contradictoire.
3. Niveaux de langage selon Tarski : Le logicien Alfred Tarski a proposé de résoudre les paradoxes d'auto-référence en distinguant entre le langage objet et le méta-langage. La déclaration sur la vérité ou la fausseté d'un énoncé doit être faite dans un méta-langage distinct pour éviter les contradictions.
4. Théorie des types de Russell : Bertrand Russell a introduit la théorie des types pour prévenir les paradoxes logiques. En classifiant les déclarations dans des niveaux hiérarchiques, une phrase ne peut pas se référer à elle-même, ce qui élimine le paradoxe.
5. Approche pragmatique : Considérer le contexte historique et culturel. Épiménide pourrait utiliser une hyperbole pour critiquer les mœurs de ses concitoyens, sans intention de créer un énoncé logiquement paradoxal.
6. Analyse logique moderne : En utilisant la logique formelle, on peut reformuler l'énoncé pour éliminer l'auto-référence. Par exemple, "Tous les autres Crétois sont des menteurs", ce qui exclut Épiménide et évite la contradiction.

En conclusion, le paradoxe du menteur d'Épiménide peut être résolu en clarifiant les définitions, en distinguant les niveaux de langage, et en évitant l'auto-référence directe. Ces approches permettent de dissiper la contradiction apparente et de comprendre le paradoxe dans un cadre logique cohérent.